



Françoise Lalande

Madame Rimbaud



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2014 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87658-048-8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Françoise Lalande

Madame Rimbaud

Postface de Christophe Van Rossom



Enfin, le plus probable, c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas, et que l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire, et qu'on vit et décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, sans espoir d'aucune espèce de compensation.

Rimbaud aux siens,
Aden, le 15 janvier 1885.

1825-1852

Je reconnais là ma sale éducation d'enfance (*Une saison en enfer*)

Vitalie Cuif est née le 10 mars 1825 à Roche, un petit village des Ardennes.

Ses parents, Jean-Nicolas Cuif et Marie-Louise-Félicité Fay, étaient cultivateurs. Quand ils s'étaient mariés en 1823, chacun avait approuvé une union aussi bien assortie : voilà un couple de fermiers qui ferait fructifier l'exploitation familiale et qui connaîtrait une vie sans histoire.

Alors qu'en réalité commençait une histoire pleine de larmes et de fureur.

Qui aurait pu le prévoir ?

Jean-Nicolas était un brave homme. Un travailleur. Il ne buvait pas, il possédait des terres. Félicité avait de la chance : elle entraît dans une honnête famille.

Au XIX^e siècle, se marier jeune, ce qui était le cas de Félicité, dix-neuf ans, alors qu'en général les filles se mariaient plutôt vers vingt-cinq ans, signifiait une dépendance économique à l'égard des parents¹. Les jeunes mariés servaient de main-d'œuvre. Ils cohabitaient avec les parents. Parfois même avec les grands-parents. Une situation qui était source de tensions, mais qui permettait une organisation collective du travail. Toutefois, le mariage, affaire commerciale, n'excluait pas l'amour. Il était évident que Jean-Nicolas Cuif aimait sa femme.

Félicité, qui venait de Tourteron, le pays des cerises, fut bien

accueillie dans la ferme des Cuif à Roche. Les parents de son mari, Jean Cuif et Marguerite Jacquemart, avaient préparé un lit dans la salle commune : ce serait l'espace personnel des jeunes mariés, avec, comme bien, une armoire à linge dans laquelle Félicité pourrait serrer son trousseau, ses six douzaines de chemises, ses dizaines de cache-corset et ses jupons taillés dans un tissu « à n'en pas voir la fin ». Même qualité pour ses jupes exécutées à la maison dans un tissu épais, laine pure ou mélangée, rayée de lignes foncées fines d'un demi-centimètre ou plus, rouges ou grises, rouges ou noires, bleues et noires. Félicité pourrait aussi ranger ses corsages, blouses blanches garnies de dentelles ou de broderies pour les grandes occasions, blouses à basques aux longues manches, boutonnées sur le devant pour la vie courante. Sans négliger les tabliers, en toile blanche ou bleue pour la semaine, en satin ou soie pour le dimanche. La poche, accessoire particulier, était un sac de toile attaché à la ceinture par un cordon et dissimulé sous le tablier. Enfin, Félicité pendrait dans l'armoire sa longue cape en drap noir qu'elle ne mettait jamais en semaine, et qu'elle réservait pour la messe du dimanche.

La jeune mariée montrait sa richesse par l'abondance du linge qui constituait son trousseau. Il était signe d'aisance, de confort. Et il fallait bien que le linge fût abondant : on ne faisait la lessive qu'une ou deux fois par an. Cette opération fatigante avait lieu en avril et fin octobre.

Pour laver le gros linge, on posait une tinette en bois sur deux chaises. À l'aide d'une planche, on frottait le linge. On avait du savon vert, noir ou de la cendre de bois. Puis, on allait rincer le linge à la rivière, au lavoir ou même à l'abreuvoir.

En octobre, les femmes revenaient parfois de l'opération les doigts gelés. Dans ce cas, un conseil : « Entrez vos doigts dans

les cheveux, ça calmera². »

La lessive séchée dans les prés environnants, on la repassait avec des fers à platine, petites pièces de fonte introduites dans le fer après qu'on les avait chauffées, ou à braises introduites dans le fer en soulevant le couvercle, ou encore avec des fers posés directement sur le feu.

La vie à la campagne est sévère, monotone, laborieuse. Aussi les jeunes mariés, Jean-Nicolas et Félicité, dès le lendemain de leurs noces, s'étaient-ils mis à leurs occupations. La première de la journée revenait à la femme : l'allumage du feu. Félicité avait puisé dans la réserve de bois et rallumé le feu sous la marmite. Elle avait indiqué par ce geste qu'elle était la gardienne du foyer. De même, c'était elle qui irait chercher l'eau au puits pour préparer les aliments des hommes et du bétail. Cette eau servirait aussi à la petite lessive et à l'hygiène corporelle.

L'hygiène corporelle n'était certes pas la préoccupation principale des fermiers ardennais au XIX^e siècle. Le nécessaire de toilette se réduisait à un bassin, une savonnette, un peigne en fer et une serviette. On utilisait pour sa toilette un savon blanc qui produisait une mousse abondante. Toute cette mousse n'empêchait pas les poux d'élire domicile dans les chevelures des enfants. Quant aux punaises, elles grouillaient mais, par chance, chacun connaissait un remède efficace : « Prennés coloquinte pour cinq sols et un flacon de fort vinaigre faites-les cuire sur le feu et frottés en les endroits où il y en a, réitérés deux ou trois fois et vous en serés quitte³. »

Pourvue d'eau, Félicité devait préparer vers cinq heures du matin le « casse-croûte » que Jean-Nicolas emporterait aux champs. Puis il fallait préparer le second déjeuner : du fromage, une tranche de lard salé, un rond de saucisson, et le repas de midi

: la soupe grasse, suivie de viande de porc bouillie, des légumes du pot-au-feu, une salade et du fromage. Ce serait d'ailleurs la même soupe, trempée, qui serait servie pour le dernier repas de la journée à laquelle s'ajoutaient une omelette et un ragoût de pommes de terre au lard et des fruits de saison, fraises, cerises, pommes, poires, etc.⁴

À la préparation des repas de la famille, s'ajoutait celle des nourritures pour les animaux, notamment la pâtée pour les cochons que Félicité devait cuire deux fois par jour, avant ou après la soupe des hommes.

Une fois par semaine, Félicité se rendait au moulin du village, y donnait le seigle à moudre. L'après-midi, elle allait chercher sa farine et préparait les pains pour la semaine qu'elle cuisait dans le four collectif.

De même, il ne serait venu à personne du village l'idée d'acheter des confitures chez l'épicier. La réalisation des confitures s'échelonnait du printemps à l'arrière-automne, depuis les fruits rouges jusqu'aux châtaignes. Elle comportait, elle aussi, un cérémonial immuable autour de la bassine de cuivre. La cuisson des fruits remplissait la cuisine d'une odeur aigredouce. Les pots, bouchés à la cire, ne seraient ouverts qu'avec parcimonie au long de l'année. « Remerciez Dieu d'avoir déjà du beurre », disait-on à l'enfant qui réclamait la précieuse confiture aux fraises pour napper son quignon de pain.

À toutes ces activités, il fallait ajouter l'entretien de la maison : balayer, épousseter, faire les lits, cirer les meubles, bien que le ménage n'occupât point de place considérable parmi les tâches de la maîtresse.

Il fallait avant tout s'occuper des animaux : nourrir les poules, nettoyer le poulailler, y recueillir les œufs. Traire les vaches.

Soigner les agneaux restés à la bergerie. Nourrir les cochons. Ramasser l'herbe pour les lapins. Tendre des pièges aux rats et aux souris.

Quant aux soins aux enfants, la jeune Félicité les prodigua très vite. Un an après son mariage, le 26 février 1824, elle mit au monde un gros garçon qu'on appela Jean-Charles-Félix.

Le 10 mars de l'année suivante, elle mit au monde une fille, Marie-Catherine-Vitalie, celle qui sera un jour la mère d'Arthur Rimbaud. L'hiver avait été rigoureux cette année-là et il s'était poursuivi bien au-delà de Pâques. Les femmes qui avaient aidé Félicité à accoucher et qui s'affairaient à la toilette de la jeune mère avaient déposé le nouveau-né devant l'âtre, unique source de chaleur, à l'exception de la chaleur animale.

À une époque où la mortalité infantile était élevée, la mère avait, en plus des autres responsabilités domestiques, celle de préserver la santé des enfants et d'éduquer ceux qui succéderaient un jour au père à la tête de l'exploitation familiale. Aussi veillait-on à la qualité de la nourriture et ne consommait-on guère que les produits de la ferme mais, surtout, on n'hésitait jamais à invoquer quelques saintes, telle sainte Apolline qui avait eu les mâchoires broyées avant de se jeter au feu et qu'on suppliait de guérir des maux de dents, sainte Lucie qui était efficace contre les orgelets, sainte Gertrude qui combattait toujours la folie avec succès.

Une pomme pourrie, appliquée sur les yeux, constituait un remède souverain contre les conjonctivites. Et pour réduire les abcès de la bouche, rien n'était plus efficace qu'un œuf battu dans du vinaigre de pomme. En fait, les maladies les plus répandues à l'époque laissaient les gens sans défense : la coqueluche (que saint André aurait pourtant dû guérir), la fièvre typhoïde, le croup, les maladies des voies respiratoires et de la poitrine, les entérites et les diarrhées. Elles emportaient les

nouveau-nés, mais aussi les vieillards, les hommes et les femmes dans la pleine force de l'âge.

On sentait de façon permanente une menace peser sur l'existence. Certains traversaient la vie sans accroc. D'autres trébuchaient dès leur jeunesse... Autant mettre Dieu de son côté !

Le paysan, croyant ou sceptique, vivait à l'ombre des clochers. On signait le pain, on récitait l'Angélus, on possédait des chapelets chez soi et des branches de buis bénit étaient suspendues au-dessus des lits. Lorsqu'on passait devant une chapelle ou une statue de la Vierge, on soulevait sa casquette, on murmurait : « Loué soit Jésus-Christ. » Habitudes non de bigots mais d'hommes et de femmes dont la croyance ressemblait curieusement à de la prudence. Ces gestes existaient quasi à l'état de réflexes.

À la fin de sa vie, Vitalie Cuif, Mme Rimbaud, s'agenouillera vingt fois par jour devant une statue de la Vierge. Cela a provoqué maintes moqueries de la part des commentateurs qui n'ont même pas vu que ce geste lui venait de loin, de son enfance, geste appris auprès de ses parents, auprès des autres membres de la communauté du village. Ils n'ont même pas vu que ce geste faisait partie de son histoire.

« Rester en bonne santé », « être en bonne santé », « garder sa bonne santé », « à votre bonne santé », « tant qu'on a la santé »... autant d'expressions qui révèlent l'angoisse fondamentale du paysan devant la maladie qui l'empêcherait de travailler et l'entraînerait à la misère.

Félicité, avec ses deux enfants, s'estimait satisfaite et ne montrait guère d'enthousiasme quand on la plaisantait au sujet d'une éventuelle troisième grossesse. Avec tout le travail à la ferme, elle avait son compte. D'autant que le dernier accouchement l'avait fatiguée plus qu'elle ne l'avouait.

Heureusement, sa belle-mère, Marguerite Jacquemart, restait alerte malgré ses cinquante-six ans et elle aidait sa bru autant qu'elle le pouvait. Pas de rivalité entre les deux femmes : paradoxalement, la plus âgée avait accepté l'autorité de la plus jeune dès son arrivée à Roche. Après quelques jours passés à s'observer, elles avaient instauré entre elles un rapport de complicité qui agaçait Jean-Nicolas et son père. Elles rusaient souvent pour leur cacher de petits secrets. Elles s'entendaient pour s'offrir des gâteries sans dire quoi que ce soit à leur mari. Quelques sous mis de côté en cachette et lorsque le marchand ambulant passait par le village, l'une s'offrait un petit collier de jais, l'autre un bonnet de dentelle. Les maris étaient tellement distraits devant ces fadaises qu'ils mettaient des mois avant de remarquer la nouvelle acquisition... quand ils s'en apercevaient.

Avec une naïveté surprenante, Jean-Nicolas s'étonnait de ne plus voir le ventre de sa femme enfler, alors qu'il se montrait affamé comme au premier jour du corps de Félicité. Il était rare qu'il passât une nuit sans « se rapprocher » de sa femme dans le grand lit muni de rideaux de cuisine. L'été, il aimait lui donner rendez-vous dans le grenier pour y faire une sieste. Il n'osait pas la culbuter dans les champs depuis qu'elle était la mère de ses enfants, mais il n'hésitait pas à l'aimer dans ce bois bien nommé, le « Bois d'Amour ».

Tant de saine ardeur n'était pas récompensée : le ventre de Félicité restait tel qu'il était avant les naissances de Félix et de Vitalie : blanc et légèrement bombé. Félicité se réjouissait ouvertement de sa prétendue stérilité. Elle cherchait à convaincre son mari qu'un enfant de plus dans la famille n'amènerait pas plus de bonheur qu'ils n'en connaissaient actuellement. Elle se montrait tendre envers le bon Jean-Nicolas. Elle soignait avec gentillesse la mère Jacquemart qui lui avait enseigné l'art

d'envoyer les éventuels petits Cuif aux anges, sans que cela vous rende triste ou que vous vous sentiez coupable envers votre mari.

Quatre ans passèrent de la sorte à travailler dur, à menacer sa santé. En 1828, le père de Jean-Nicolas mourut. La vie continua comme avant. Les enfants grandissaient. La grand-mère Jacquemart vieillissait.

Un jour, Félicité s'aperçut qu'elle était enceinte. Elle cessa de travailler au-dehors pour passer ses journées dans la cuisine. C'était la grand-mère qui s'occupait dorénavant des poules qu'elle laissait d'ailleurs entrer dans la maison dont chaque chambre était souillée de crottes. Félicité s'en moquait. Elle avait faim. Elle préparait des tartes à la rhubarbe. Elle cuisait au bainmarie le deuxième lait d'une vache qui avait vêlé. Elle y jetait du sel, du poivre, du laurier. Quand le bloc était devenu bien blanc et dur, elle en coupait des tranches pour sa tartine. Elle râpait aussi des pommes de terre crues qu'elle mêlait à du lard maigre en morceaux et de la farine avec un œuf. Elle poivrait, salait, puis cuisait le tout comme des crêpes. Jamais elle n'en mangeait le jour même. Elle les préférait réchauffées, et elle en distribuait à la grand-mère, à Félix, à Jean- Nicolas qui s'amusait de ses gourmandises. Même la petite Vitalie avalait avec plaisir les crêpes au lard. Elle buvait aussi du café dans le bol de sa mère. Quelques gorgées seulement, parce que « ça énerve les enfants ».

La cuisine était toujours odorante. Les tartes, les crêpes au lard, le café... Félicité le torréfiait à l'aide d'un tambour à brûler les grains. Puis il fallait le moudre dans un moulin qu'elle serrait entre ses cuisses, et le bruit que cela produisait était rassurant, joyeux. Enfin, le café était bouilli et versé au travers d'une passoire qui recueillait le marc.

Domage que tant de bonheur soit gâché par la venue d'un

enfant ! Le 5 mai 1830, Félicité présentait à la famille Charles-Auguste qui hurlait dans ses langes. Le père se montrait fier d'avoir un fils de plus. La grand-mère s'essuyait les yeux sans arrêt et Vitalie se demandait si elle pleurait parce qu'elle était contente ou parce qu'elle était triste. Les voisines venaient à la ferme pour féliciter la jeune mère. Les voisins congratulaient le père, qui leur offrait un verre de vin ou d'alcool.

Un mois plus tard, rien n'avait réellement changé : les voisines venaient à la ferme pour voir la mère, les voisins s'asseyaient à la table de la cuisine en compagnie du père qui leur servait à boire. Le bébé hurlait toujours dans ses langes. La grand-mère Jacquemart s'essuyait toujours les yeux. Mais aujourd'hui, la petite Vitalie savait pourquoi elle pleurait. Une fermière avait expliqué : « C'est la mère qui meurt. »

Lorsque le curé, avec sa longue robe noire comme celles des fermières, pénétra dans le chemin, on comprit que c'était la fin. Il arrivait pour fermer les yeux d'une femme de vingt-six ans, au corps déformé par une fatigue immense.

À partir de cet instant, la mère de Vitalie cessa d'appartenir aux siens. Plus que jamais, elle appartenait à la communauté.

On venait de loin pour assister à l'enterrement. On y renouait des liens de famille, d'amitié.

Avant l'enterrement, il fallait veiller le mort. Les voisins et les amis venaient passer les nuits avant les funérailles. À minuit, ils récitaient un chapelet, puis ils buvaient du café ; vers trois heures, un deuxième chapelet ; à six heures, un troisième chapelet et puis le déjeuner.

On se passa de corbillard. Un voisin attela son cheval paré de quelques garnitures noires. On posa le cercueil sur la charrette. Le cortège funèbre s'ébranla vers l'église, puis le cimetière. Jean-Nicolas, accompagné de ses deux aînés, avait jeté une poignée de

terre sur le cercueil de sa femme. Les gens avaient pleuré devant le spectacle de ce père qui demeurait seul avec un fils de six ans et une fillette de cinq ans. Sans oublier le pauvre nourrisson d'un mois. Le père, comme ses enfants, semblait orphelin. Un homme seul avec trois enfants, comment allait-il s'en sortir ? Heureusement que la grand-mère Jacquemart était encore là.

Plus tard, beaucoup plus tard, la fille de cet homme, Vitalie Cuif, se retrouvera seule avec quatre enfants. Personne ne s'inquiètera jamais de savoir comment elle s'en sera tirée.

Le père Cuif avait l'obligation de se vêtir de noir pendant au moins deux ans et d'éviter de pénétrer dans les cafés pendant les jours de fête. Il respecta ces coutumes sans effort. La mort de sa femme l'avait profondément meurtri. Félicité et lui s'aimaient. Elle avait été sa femme, sa compagne dans la vie. Il lui avait confié tout ce qui le concernait, tout ce qu'il entreprenait pour l'exploitation familiale.

Par réflexe d'abord, par prédilection ensuite, ce fut vers Vitalie que le père se tourna. Peu à peu, il allait la traiter non comme l'enfant qu'elle était encore, mais comme une adulte. Peu à peu, il allait lui confier, comme il le faisait avec sa femme, toutes les tâches ménagères. Peu à peu, il allait la mettre au courant des achats et des ventes pour la ferme. Il l'initierait à la gestion des diverses propriétés et à l'organisation du budget familial.

Vitalie Cuif, âgée de cinq ans, ne serait plus jamais jeune. Les mille et un travaux que sa mère avait accomplis et qui avaient usé son jeune corps incomberaient désormais à la fillette. L'image que Vitalie gardera de sa mère va d'ailleurs s'estomper très vite. Seule triomphera dans sa mémoire l'image du père.

La grand-mère Jacquemart apprendra l'art de la couture et du tricot à la fillette, une heure par jour, à deux reprises différentes, car il fallait se garder de faire naître en elle le dégoût pour « la

plus précise et consolante occupation des femmes⁵ ». Les femmes ont donc besoin d'être consolées ? La grand-mère se pressait d'enseigner tout ce qu'une femme devait savoir dans la vie pour être une bonne ménagère, une parfaite maîtresse de maison. Quant à l'art d'être mère, Vitalie l'apprit dès l'âge de cinq ans, car ce fut à elle, bien sûr, que le bébé revenu de nourrice fut confié. Tôt dans la vie, Vitalie découvrit les amères saveurs de la patience.

Désormais, il n'était plus question de jouer. La petite Vitalie, chaque matin, faisait le tour des chambres : elle nettoyait brocs, cuvettes, boîtes à peigne et boîte à savon. Elle jetait les eaux usées des vases de nuit, elle vérifiait le bon fonctionnement des bouteilles attrape-mouches. Elle activait le feu dans l'âtre, allait chercher du bois. En hiver, c'était elle qui s'occupait des « bouteilles de lit » ou bouillottes, de forme ovale et aplatie, qui réchauffaient les lits glacés.

C'était elle qui nettoyait les cuivres et les étains, avec de la potasse formée de cendre de bois additionnée d'eau. De même qu'elle faisait la vaisselle à sa manière, en versant tout simplement de l'eau bouillante dessus. La brosse à vaisselle était en crin, sorte de double cône renversé maintenu en son centre par une ficelle.

Chaque printemps, elle s'occupait de la literie. Les paillettes d'avoine étaient renouvelées dans les matelas. Quant aux domestiques, ils se contentaient le plus souvent d'une paillasse jetée à même le sol ou ils bénéficiaient d'un matelas fait de feuilles de hêtre que l'on changeait chaque année.

Vitalie apprit à fabriquer de la chandelle avec de la cire d'abeille. On l'utilisait pour les lanternes, les lampions, les chandeliers dont on se servait la nuit pour passer d'une pièce à

l'autre. Il y avait pour l'éclairage la lampe à huile à propos de laquelle un témoin ardennais affirme qu'elle fut encore utilisée pendant la guerre de 1914-1918 en raison de la pénurie de pétrole. L'huile d'éclairage s'obtenait par le broyage des graines de colza, mais c'était la faine qui donnait la meilleure huile, car elle dégageait moins de fumée en brûlant.

C'était évidemment à la préparation des repas que la petite Vitalie consacrait le plus clair de son temps. Dans ce domaine comme dans d'autres, elle apprit l'art d'être économe. Les disettes, les récoltes désastreuses expliquent cette peur de manquer, cette horreur du gaspillage et ce respect du pain qui va jusqu'au rite. Le *Manuel de la maîtresse de maison à la campagne* recommande de recueillir les miettes de pain tombées de la table, de les broyer et d'en faire une poudre pour sécher l'écriture⁶.

Cette crainte de gaspiller, on l'avait transmise à Vitalie dès ses plus jeunes années. Très vite, elle eut à surveiller le budget du ménage. On lui avait conseillé de tenir les cordons de la bourse bien serrés. Peu d'argent circulait en fait, mais la réputation d'être économe dérapait vite vers celle, moins flatteuse, d'être avare, ce qui sera reproché à Vitalie. Lorsqu'on avait la réputation d'être avare, on embauchait difficilement des domestiques. On peut le croire si on s'en réfère au portrait d'une certaine Mme Gouin qui « lésinait sur les plus petites choses, sur l'éclairage et le chauffage, sur le savon, le beurre, même sur le poivre et le sel. Au repas, la même bouteille de vin figurait sur la table durant toute une semaine. La servante partageait avec le chien la miche et ne pouvait espérer se rattraper sur la pitance. Trois bonnes d'affilée sortirent de la maison rongées d'anémie⁷.

»

À côté des nourritures de base qu'étaient le pain et les pommes de terre, Vitalie trouvait dans le potager l'indispensable complément : choux blancs et rouges, oignons, carottes, haricots. L'épicerie fournissait le sel, les feuilles de laurier, la cannelle, les raisins de Corinthe, le café, le sucre. On avait l'habitude de tuer le cochon le dimanche suivant la Saint-Luc et la semaine avant Pâques. Il nourrissait toute la famille pendant des mois, en plus de la viande de volaille ou de lapin. L'aïeule qui vieillissait se préparait une « trulée » ou « bolée », mélange de café noir sans sucre et de pain.

On mûrit vite en Ardenne, au XIX^e siècle. Vitalie avait renoncé à ses poupées de chiffons et à sa toupie. Elle n'osait plus, en hiver, prendre sa luge et glisser dans les prairies enneigées des environs. Il n'y avait guère de temps au jeu, malgré l'espace et la liberté que les bois, les champs, la campagne tout entière proposaient. Vitalie n'était pas la seule au village à travailler comme une femme dès ses six ans.

Souvent, les vachères n'avaient guère plus de dix ans. Il leur arrivait de loger seules, de traire les vaches qui leur avaient été confiées, d'entretenir les étables durant toute une partie de l'été, dans la solitude la plus totale.

Encore au début de ce siècle, il n'était pas rare de rencontrer en Ardenne des domestiques qui n'avaient que neuf ans.

Travailler de la sorte aussi jeune formait le caractère. Ou le déformait. Comme on voudra. Mais on peut pressentir ce qu'est une vie entreprise sous de tels auspices : la mort d'une mère avait brisé le droit à l'insouciance. La mort de sa mère avait non seulement précipité la petite Vitalie dans le monde du travail, mais aussi l'avait plongée dans un univers uniquement masculin. La grand-mère Jacquemart avait suivi de près sa bru. Aussi la

fillette s'était-elle retrouvée seule avec un père et deux frères, univers d'hommes dont la direction lui sera bientôt confiée. Elle apprendra très tôt à accepter les responsabilités, si pesantes soient-elles. Ce sera un des traits essentiels du caractère de Vitalie : assumer. Avoir du cran. En toutes circonstances.

Aux leçons de la vie s'ajoutaient celles de l'école communale, aussi rigoureuses. On enseignait certes à lire et écrire, mais auprès des filles, on insistait surtout sur l'obligation d'acquiescer un maintien correct, « honnête », et de se montrer calme en toutes circonstances. Vitalie possédait une bouteille à encre en terre cuite de couleur ocre, sorte de panse cylindrique au goulot proéminent, et une boîte d'écolier que son père lui avait fabriquée avec du chêne. Le couvercle était en sapin. Vitalie, comme les enfants de son milieu et de son temps, eut à déchiffrer un livre de fables, le catéchisme et l'Almanach.

À la maison, sa grand-mère, peu avant de mourir, lui avait appris qu'il fallait accomplir certaines corvées d'entretien à jour fixe, sous peine de se retrouver débordée par le travail accumulé. Toujours et partout, on enseignait à Vitalie la discipline la plus contraignante. Ainsi le lundi, on devait graisser les gros souliers et les guêtres des hommes. Le samedi, on passait les meubles à l'huile de lin si on le voulait, mais il était plutôt conseillé de les laver à l'eau bouillante additionnée de cristaux de soude. Ensuite, le même jour, une fois par mois (mais certaines femmes coquettes le faisaient plus souvent), on se lavait les cheveux avec des produits naturels. Par exemple, la fleur d'arnica qu'on laissait macérer dans de l'eau-de-vie, appliquée sur les cheveux donnait d'excellents résultats⁸. Le fer à papillotes était utilisé par quelques femmes, mais en général la coiffure lisse à bandeaux sur les oreilles l'emportait dans les faveurs féminines.

De même, les autres travailleurs accomplissaient leurs tâches, sinon à jour fixe du moins à saison fixe.

D'octobre à mars, on distillait. Les bouilleurs ambulants s'installaient dans l'atelier public du village et transformaient les fruits fermentés mis à macérer en eau-de-vie pure.

En automne, on voyait revenir le marchand de trappes à souris.

En hiver, le cordonnier s'installait au village pour huit jours. Il battait les semelles, garnissait de gros clous les souliers. À sa suite, le bourrelier passait quelques jours pour s'occuper des harnais des chevaux. Le rétameur réparait les vieilles casseroles et remettait un peu d'étain sur les cuillères et les fourchettes. « Tame, tame, c'est moi qui rétame les chaudrons, les casse roles », chantait le marchand. Au printemps, le coiffeur arrivait pour couper les cheveux.

Tout ce petit monde voyageait à pied. À cette époque, personne ne craignait de marcher d'un village à un autre.

On sait qu'Arthur Rimbaud a parcouru des milliers de kilomètres à pied. De même, sa mère, dans son grand âge, ne craindra pas de trotter de son village de Roche jusqu'à la gare de Voncq, ce qui représentera des randonnées de plusieurs kilomètres⁹.

Le frère aîné de Vitalie, Félix, secondait de bonne grâce son père dans les travaux réservés aux hommes. Il accomplissait ses corvées de façon ponctuelle et y apportait beaucoup de savoir-faire. Malheureusement, son caractère inquiétait la famille. Toujours silencieux. Renfermé. On n'entendait jamais le son de sa voix, sinon lorsqu'il entrait dans une colère terrible, qui lui venait brusquement, pour une broutille, et qui le laissait ensuite blanc comme un linge et tremblant. Même le père, dans ces circonstances, n'intervenait pas. Il attendait que son fils s'apaisât.

Souvent, après une scène de ce genre, Félix quittait la ferme pour quelques heures. Le père devinait qu'alors son fils n'était pas dans un état normal et que peut-être il aurait dû le suivre, mais il n'osait s'opposer aux décisions de son aîné, et sans doute n'était-il déjà plus temps de vouloir imposer son autorité. Félix se promenait à travers champs jusqu'à ce qu'il se fût calmé. Ensuite, avant de retourner à la ferme, il faisait un tour du côté des cabarets.

Ce fut là qu'un jour il eut « une affaire », comme on dit avec pudeur. Ce qu'elle était, on l'ignore, mais on sait qu'elle fut « méchante », et que Félix risquait à cause de cela de se retrouver en correctionnelle. Afin d'y échapper, il s'engagea dans l'armée d'Afrique, au désespoir et à la fureur de son père. Non seulement son fils aîné se conduisait comme un vaurien, mais, en plus, il abandonnait les siens. Le père se retrouvait avec une adolescente de seize ans et un garçon de onze ans. Comment pouvait-il faire marcher la ferme, Félix parti ? Il devrait engager un domestique de plus. Ses enfants voulaient donc le ruiner ? Il eut beau tempêter, Félix s'en alla comme il l'avait annoncé. Il allait laisser son père sans nouvelles de lui pendant de longues années. Et son retour se déroulerait dans des circonstances bien étranges.

Voici donc le père Cuif seul avec Vitalie et Charles-Auguste.

Des domestiques, une servante, il en a déjà embauché à suffisance. Il n'en cherchera pas un de plus. Après tout, il est inutile de confier à d'autres ce qu'on peut faire soi-même.

Vitalie était devenue une grande fille, plutôt maigre. En cela, elle ressemblait bien à sa mère. Et elle possédait de l'énergie à revendre. Quant à Charles-Auguste, il était fort pour son âge. À eux trois, ils travailleraient et feraient marcher la ferme de Roche. Ses autres propriétés étaient louées à des fermiers dont, pour l'instant, il était satisfait.

En cas de décès de l'un des conjoints, il était courant d'assister à un remariage rapide dans les campagnes. Le père Cuif choisit pour sa part de ne pas le faire. Il consacra son temps et son énergie à veiller sur ses enfants et sur l'exploitation familiale. Image exemplaire d'un sacrifice dont sa fille se souviendra en temps voulu.

Au milieu de tant d'obligations, de contraintes, de corvées, il était rare de pouvoir s'offrir un instant de répit. Cependant, Vitalie, comme les autres fermières, prenait tout ce qu'elle pouvait en guise de distraction.

Une fois par semaine, elle se rendait au marché pour y vendre du beurre et des œufs. Il s'agissait de marché spécifiquement féminin où des vendeuses n'avaient affaire qu'à des acheteuses. Malgré tout, il offrait une ouverture sur le monde extérieur. Les foires masculines étaient d'un autre ordre : les marchés à bestiaux étaient des réunions de techniciens. La même spécialisation s'appliquait généralement aux marchés de céréales où l'on présentait ses grains au meunier ou au courtier. Les marchés féminins étaient des lieux de vente et d'achat des produits de la ferme. Ils étaient surtout une occasion de rencontrer des femmes des villages des environs et d'échanger des nouvelles du pays.

Autre divertissement de choix : Jean-Nicolas emmenait ses enfants jusqu'à l'Aisne où des ouvriers s'activaient à la construction du canal. Sinon, la messe du dimanche matin offrait un prétexte à promenade jusqu'à Méry ou Chuffilly. Pour rien au monde, Vitalie n'aurait raté un office dominical.

En revanche, Charles-Auguste se montrait d'autant plus rétif devant la religion que les années passaient. Il grandissait comme un chardon dans la prairie : bien accroché à la terre et hérissé d'épines. À la moindre observation du père ou de sa sœur, il quittait la ferme en claquant la porte. Or des remarques, Vitalie,

qui prenait au sérieux son rôle de gardienne du foyer, ne l'en privait point. Pas un jour ne se passait sans que frère et sœur échangent des propos peu amènes. Charles-Auguste criait sa rancune envers cette femme qui jouait à la mère sans en être une. Il goûtait un malin plaisir à la mettre en fureur. Il est vrai que Vitalie entraînait en colère avec une facilité particulière. Pour une peccadille, en un quart de seconde, elle hurlait de sa voix sèche tout ce qu'elle avait sur le cœur. Et elle en avait beaucoup sur le cœur, Vitalie. Ses fureurs lui venaient de loin. De ce jour où on avait mis un poids terrible sur ses épaules. Ses révoltes contre les siens étaient des révoltes contre le poids des choses. Contre le poids d'une vie d'où l'on avait banni la légèreté une fois pour toutes. En outre, Charles-Auguste se rebiffait contre la vie à la ferme, moins pénible qu'avant cependant grâce à l'introduction de méthodes nouvelles d'engrais et d'outillage.

La machine à faner datait de 1833. Charles-Auguste n'arrivait jamais à respecter l'horaire d'une journée. Le réveil à quatre heures du matin en été lui paraissait d'une cruauté sans nom. Pour cause : il passait ses soirées à boire au cabaret ou chez des fermiers et il se couchait aux petites heures, ivre mort. S'occuper du purin avec une gueule de bois, c'est dur. « Il finira mal », disait-on de lui. De plus, il ne supportait pas bien l'alcool, il devenait violent, et il obligeait des visiteurs à boire en sa compagnie sous la menace d'un fusil. Il rencontra cependant une jeune fille qui lui plut, et qui, chose plus surprenante, ne fut pas effrayée par ses habitudes de poivrot. Il annonça qu'il allait se marier. Qu'en pensait le père ? Ce serait une femme de plus à la ferme, disait-il avec malice, ce serait une aide pour « la » Vitalie. L'affaire fut décidée.

Le 10 février 1852, Charles-Auguste, jeune fermier de vingt et un ans, épousait Marguerite-Adélaïde Misset.

Dès le lendemain matin, la jeune mariée chaussait ses socques, bravait la boue, le fumier, jetait un œil à la laiterie, récoltait les œufs au poulailler, gravissait l'échelle crottée du pigeonnier, préparait la soupe familiale¹⁰. Vitalie, âgée de vingt-sept ans, partagerait dorénavant les corvées ménagères avec sa belle-sœur. Elle garderait une tâche importante entre toutes, la récolte du miel, denrée très recherchée et dont le prix était élevé. La ruche faisait partie du paysage ardennais.

C'est alors qu'une rivalité opposa les deux femmes. Laquelle était à présent la maîtresse du foyer ? La fille ou la belle-fille ? Cette dernière estimait que c'était à elle que revenaient les droits puisqu'elle assumait déjà les devoirs de la fonction. Charles-Auguste ne devait pas apaiser les querelles, lui qui ne rêvait que du jour où sa sœur s'en irait.

Ce jour arriva plus vite qu'on ne l'avait pensé. Le père Cuif, blessé de voir ses enfants se déchirer de la sorte, trouva une solution qui fut agréée par les différentes parties. Il donna la ferme de Roche à Charles-Auguste. En compensation, il promit à Vitalie une dot confortable, de quoi réaliser un beau mariage. Le frère aîné, parti en Afrique, fut oublié dans le partage. On n'avait plus aucune nouvelle de lui depuis si longtemps. On ne savait même pas s'il était encore vivant !

Il fallut donc partir, laisser la ferme à Charles-Auguste et à sa femme. Ce ne fut pas sans crainte que Vitalie et son père s'éloignèrent du lieu familial. Ils n'avaient jamais connu que lui.

Vitalie quittait la campagne, pour toujours pensait-elle sans doute, comme l'avaient pensé d'autres fermières qui avaient abandonné la terre pour la ville.

Dorénavant, Vitalie serait une citadine. La vie à la ferme, au XIX^e siècle, n'était pas facile. La relative prospérité gagnée par

les paysans était le fruit du sang, de la sueur et des larmes de générations de familles paysannes soudées autour de l'exploitation¹¹.

Pour Vitalie, l'enchaînement infernal était brisé. Dorénavant, sa vie ne serait plus écrasée par les charges liées à la ferme. Peut-être pourrait-elle enfin penser à elle. Elle n'était plus toute jeune, mais elle se sentait débordante de santé et d'énergie.

Vitalie Cuif et son père quittèrent Roche pour Charleville.

Ce couple étrange trouva à louer le premier étage d'une étroite maison, sise au 12 rue Napoléon.

Un libraire occupait le rez-de-chaussée.

1852-1860

Drôle de ménage !

(Une saison en enfer)

Passer aussi brutalement de la campagne à la ville, d'une ferme à un appartement ne s'était pas produit sans difficulté. Comment Vitalie avait-elle vécu ce bouleversement ? Tout, à présent, était différent. Tout était à découvrir. L'air que l'on respirait dans Charleville n'avait rien à voir avec celui de Roche. L'odeur d'une ferme n'avait rien à voir avec celle d'un appartement. On ne se déplaçait pas de la même façon dans une ville et dans un village. On n'occupait pas de la même manière l'espace d'une ferme et celui d'un appartement.

Vitalie, comme le père Cuif, devait apprendre l'art de ne rien faire.

Vitalie, semblable aux autres filles passant de la campagne à la ville, avait dû ressentir en premier lieu une sorte de délivrance. En ville, elle n'aurait plus qu'à s'occuper des tâches ménagères, dérisoires à côté de celles inhérentes à la ferme. Plus question de se lever à quatre heures du matin en été. Adieu les soupes pour les cochons, le purin de la cour, l'odeur des vaches qui se collait à vous comme le taon à un cheval.

Désormais, tout ce qui vous cassait le corps, qui vous broyait l'esprit : terminé !

À présent, Vitalie entretenait l'appartement, faisait des courses qui n'étaient plus que des prétextes à promenades, elle entrait dans l'église Notre-Dame pour prier. La jeune femme

commençait sa vraie vie. Son enfance piétinée, son adolescence muselée, tout cela disparaîtrait peu à peu de sa mémoire.

En cette année 1852, Vitalie dut connaître l'espoir. D'autant plus qu'une rencontre, celle que l'on n'attendait plus, celle que l'on espérait tout de même, allait transformer sa vie davantage encore.

Place de la Gare. L'orchestre du 47^e régiment d'infanterie cantonné à Mézières offre un concert aux citoyens. Assis sur d'inconfortables chaises en fer, les hommes et les femmes de Charleville écoutent avec attention *Les bavards*, quadrille d'Offenbach, et *La polka des fifres*, de Pascal.

Vitalie pénètre dans le jardin. Elle est fascinée par les beaux uniformes des musiciens. Elle s'avance. Plus une chaise de libre, mais voilà qu'un galant capitaine se lève, lui cède sa place. Vitalie rougit comme toujours sous le coup d'une grande émotion. Elle accepte. Elle remercie le soldat d'un signe de tête. Quant au concert, elle ne l'écouterait guère, intimidée par la présence du capitaine. En effet, s'il a offert sa chaise à Vitalie, il ne s'est pas éloigné pour autant. Vitalie devine sa présence, derrière elle. Il l'observe.

Le concert terminé, elle se lève. Son regard croise celui du soldat. Il la salue. Il se présente : « Capitaine Rimbaud. » La rencontre du Prince et de la bergère.

Vitalie était-elle jolie ? Aucune photographie n'est parvenue jusqu'à nous pour en juger, mais lorsqu'on regarde les portraits de l'époque, peut-on trouver laides ces femmes fières, au corps droit et robuste, ces visages burinés par l'air de la campagne ? Peut-on trouver laids ces visages nus, ces lèvres non fardées qui n'affichent pas le sourire niais que l'on offre au photographe aujourd'hui ? Peut-on croire que son regard si bleu, comme le